

Le sans nom

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **14 (1876)**

Heft 44

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183912>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Piqueneau se n'est pas conteint ! » Portant cein nè poivè pas restà dinsè et à la fin, refe on papai et lo baillà ein remafoeint et ein deseint : « ora l'est bon, lai reveni pas ! » Ma fâi, dè bio savâi que stu iadzo l'étâi bon. Adon on remedzâ dâi navettès, lo menistrè repredzâ, on reinterrâ, on redinâ et on sè rere in tornâ. L'eimbottâ dé dzaunets lai passâ et la Nane sè trovâ sein bière tandi que Piqueneau avâi z'u to à droblo : dou gardabits, dou predzo, dou z'einterra duè foussès, dou pau et dou mimerò à ce metiro

Le sans nom.

Dès le commencement du siècle, l'habitude s'est implantée de donner au vin nouveau un nom en rapport avec l'événement marquant de l'année. En 1811, c'était le vin de la *comète*, empruntant son nom à l'apparition de l'astre dont la chevelure éclatante et la longue queue avaient vivement frappé nos populations.

En 1847, une récolte peu intéressante, un vin à faire dresser les cheveux, trouva son appellation toute prête et on ne peut mieux appropriée dans les fâcheuses circonstances qui divisèrent un moment les enfants de la Suisse. Ce fut le *Sunderbund*.

Bismarck, le grand diplomate, le bras droit du roi Guillaume, l'homme dont le rêve fut toujours l'unification de l'Allemagne, et auquel le fusil à aiguille venait de donner raison, était parfaitement qualifié pour baptiser le vin de 1871.

Trois ans plus tard, un méchant petit insecte, qui a déclaré une guerre à mort aux pampres de Bacchus, mit un si grand nombre de savants à sa poursuite, et jeta un tel effroi chez les propriétaires de vignes, que son nom vint tout seul et comme par enchantement s'adapter au vin de 1874. Et nous bûmes du *phyllox*.

L'année suivante, et à l'exemple du grand homme d'Etat prussien, M. Welti, voulant attacher son nom à quelque chose, imagina de mesurer le pourtour de ses soldats. Cette opération qui flatta les robustes, humilia les mal bâtis et froissa vivement ceux dont la boîte thoracique était un peu exigüe, quoique bien conformée, fit naturellement beaucoup de bruit et donna son nom au produit de la vigne : ce fut le *thorax*.

Chose curieuse, cette année, une foule de qualifications données à notre vin nouveau n'ont eu qu'un succès éphémère, nulle n'a pu gagner les faveurs de nos populations et nous sommes réduits à boire du *sans nom*.

Un brave cultivateur de Juriens venait de terminer d'abondantes moissons. Content de son travail et de sa récolte, il dit à sa femme : « Sophie, si nous allions voir ce tir fédéra?... », on dit que c'est tant beau. Finalement, on a assez travaillé depuis quelque temps pour s'accorder ça. »

— Allons, si tu veux ; mais y faut atteler la grise et partir de bon matin. Je n'aime rien tant ces chemins de fer.

Arrivés à Lausanne ils parcourent la ville, font diverses emplettes, et après avoir admiré le grand jet-d'eau de la Riponne, ils demandent le chemin du tir.

« Vous n'avez qu'à suivre tout droit » leur dit un habitué du Café vaudois en leur montrant la route de la Ponthaise.

Un quart heure après nos deux villageois visitaient le Stand, les saltimbaques établis près de là ; puis revenaient sur leurs pas, ne se doutant pas qu'au de là du petit bois de Beaulieu était le principal de la fête.

A la voix de leur estomac, ils s'installent sous la cantine Reber, sortent d'abondantes provisions des flancs d'un gros panier et se restaurent fort convenablement.

Voyant la nuit s'approcher, ils regagnent la ville et leur char par le même chemin, en disant : « Eh, bien c'est pas pou dire... mais, c'est pas bien plus beau qu'au tir cantona d'Orbe. »

Deux soldats assez lettrés discutaient sur le genre du mot *équerre*.

— C'est un mot féminin, disait l'un, car on dit : *une équerre*.

— Pas du tout, répond l'autre, j'ai toujours entendu prononcer : *un équerre* ; il est masculin.

— Arrive le sergent-major à qui ils soumettent le cas.

— Un moment, dit-il... le temps de consulter le dictionnaire !

Il l'ouvre et lit : *équerre*, s. f. Instrument pour tracer des angles droits, etc. Expliquant alors les lettres s. f. à sa façon, il dit aux soldats : Mes amis vous avez tous deux raison, le dictionnaire dit : s'est facultatif.

L. MONNET.

Théâtre de Lausanne.

Les trois représentations de début ont été choisies dans le bon répertoire ; leur exécution a laissé une excellente impression sur la valeur des artistes, en général. Ce que nous ne nous expliquons pas, en face de ce résultat, c'est le peu d'empressement que le public a mis à suivre ces premières soirées, et à encourager par sa présence, l'entreprise de M. Vaslin. Espérons que ce n'est là qu'un léger nuage sur le ciel de la saison dramatique, et que bientôt tout sera réparé. — Nous rappelons que la série des représentations de l'abonnement commencera jeudi 2 novembre. Il s'agit, nous dit-on, pour ce jour-là, d'une charmante pièce de Georges Richard, qui a pour titre : *Les enfants*.

Dimanche 29 Octobre 1876.

LA FILLE DU PAYSAN

Drame en 5 actes.

M^{me} BERTRAND & M^{lle} RATON

Vaudeville en 1 acte.

On commencera à 7 heures précises.